REPLIQUE A H. JAIT

Qu'est-ce qui fait peur à l'islam officiel?

Faru dans *Réalités* n° 238, du 9/3/ au 13/3/ 1990

par Fethi Benslama *

L'estime que l'on porte à l'oeuvre d'un penseur, ne nous rend que plus exigeant à son égard, d'autant mieux que le renom dont il jouit confère à ses interventions dans la vie publique, un certain impact sur l'opinion. On éprouve donc un malaise particulier lorsque ses prises de positions atteignent une incohérence telle, qu'elles mettent en cause les valeurs éthiques essentielles qui protègent toute oeuvre de l'esprit quelques soient son genre et sa qualité.

J'ai lu avec stupéfaction les déclarations de H. Jaît à propos de l'ouvrage de Y. Seddik "Si le Coran m'était conté" (Réalité n' 232, du 1/2/90). Il y a dans ce qui a été dit, derrière l'apparence de sagesse, quelque chose d'inacceptable qui provoque une rupture ne laissant subsister aucune complicité possible.

Les propos de H. Jaît vont bien au-delà de la critique habituelle qui consiste en l'examen du contenu et de la forme d'un travail en vue de porter sur lui une appréciation. Sur ce point, il se contente de brèves remarques: le texte ne reprend pas in extenso le

ì.

Coran, l'islam n'aime pas la représentation, ensuite il se précipite dans un rapprochement circonstantiel, que seuls quelques rares extrêmistes ont osé, avec l'ouvrage de S. Rushdie, pour en arriver à dire: "je ne vois pas l'intérêt dans l'édition d'un tel ouvrage. C'est peut-être bon pour les enfants"! De cette phrase on pourrait brièvement conclure que la faculté critique de H. Jaît a tout aussi peu d'estime pour cet ouvrage qu'il tient les enfants pour quantité négligeable.

Mais l'essentiel du jugement est plus pernicieux, il consiste en une série d'affirmations inquiétantes: "(ouvrage) qui n'était pas nécessaire", "...je ne vois pas l'intérêt dans l'édition", "ce n'était pas le moment de publier l'ouvrage", et il ajoute dans la foulée pour le film de N. Bouzid: "aller si loin ce n'est pas nécessaire..."

Voici donc un auteur qui vient de publier un livre — <u>La grande discorde</u> (Gallimard 1990), livre remarquable par ailleurs — et qui prétend en quelques phrases expédier les oeuvres des autres dans l'inopportunité d'existence, c'est à dire dans l'illégitimité des créations qu'on aurait dû avorter.

On reste sans voix devant les arguments utilisés qui pourraient justifier la censure de toute oeuvre tant soit peu originale, y compris d'ailleurs la sienne; car il y aura toujours quelqu'un pour dénoncer dans le dernier livre de H. Jaït ce que lui trouve insupportable chez les autres, en usant des mêmes arguments. Ceuxci peuvent être regroupés en deux thèmes:

⁻ thème de la moindre tension: il ne faut pas "provoquer", il ne

faut pas faire "des remous". Ne faites pas des oeuvres qui dérangent "l'islam officiel", car celui-ci sera obligé de réagir pour ne pas laisser le champ libre aux islamistes. H. Jaït veut ménager "un islam officiel" qui a usé des imprécations les plus vives et des condamnations les plus dures à l'encontre de l'ouvrage de Y. Seddik sans avoir pris le temps de l'examiner, alors même que les supposés islamistes ont été plus nuancés. D'ailleurs comment ne s'offrent-ils pas ce luxe, puisque "l'islam officiel" s'est précipité tête baissé dans la méconnaissance volontaire, le dogmatisme obscur. On voit bien qu'à ce petit jeu des ménagements, on ne sait plus qui est qui, et c'est ce qui arrive justement à H. Jaït, puisque l'homme de réflexion en vient à défendre un principe d'inertie et à oublier qu'il n'y a pas d'esprit qui ne soit négation et résistance, comme le disait déjà Goethe. Eviter "les remous" ne conduit qu'à engendrer, ce qui hélas n'existe que trop, des hommes mous avec des pensées molles incapables de se défendre, face aux enragés de l'idéologie identitaire sacralisée, qui est en vérité un fascisme à mythologie religieuse.

- thème des mauvais fils de famille: vous ne donnez pas "une bonne image de l'islam " en occident, vous produisez des idées qui "nuisent aux travailleurs, à la civilisation de l'islam". Sommes-nous si loin de l'anathème ? Au moins l'accusation d'hérésie était plus étayée. Ici elle se fonde seulement sur une question de trouble de l'image, c'est à dire sur une logique du semblant qui est l'une des pièces mâitresses de la morale identitaire. Se donner aux beaux-semblants de soi mêne loin, jusqu'à accuser les auteurs

d'ouvrages "provocateurs" de conduire "à des idées de réveil de vieux démons de fanatisme, qui ne correspondent pas à la réalité", dit H. Jaït. Ainsi, aujourd'hui dans le monde musulman, il n'y aurait pas de menace de fanatisme! Ce seraient des ouvrages tels que ceux de Y. Seddik qui le fomenteraient! Parole d'historien! Que la civilisation de l'islam ne se confonde pas avec le fanatisme, c'est suffisamment évident à nos yeux, pour défendre d'elle une autre idée, sans se faire d'illusion sur les menaces objectives qui montent des régions les plus obscures et les plus violentes de son histoire. Curieusement, H. Jaït dans son dernier livre décrit bien ces moments et les structures persistantes qui les ont produits. Mais on n'a que l'aveuglement de sa complaisance, et le culte des belles images de soi finit par se donner à soi-même en idole, qui comme toute idole génère une peur d'être détruite, une persécution intérieure où elle devient l'ennemi d'elle-même.

I) y a plus grave encore, et ici l'historien se mutile de sa raison, lorsque commentant la censure qui a frappé une séquence de torture dans le film de N. Bouzid, H. Jaît en arrive à dire: "venir dans un pays devenu assez tolérant pour filmer un tel film et provoquer immédiatement un scandale à ce sujet, c'est aller si loin que ce n'est pas nécessaire. Le résultat en est que nous sommes privés d'un film qui peut être bon. Nous passons notre temps dans des querelles inutiles". Donc non lieu pour la mémoire, effacement de l'horreur parce qu'elle est chose passée: auteur vous êtes coupable d'avoir obligé le censeur à vous censurer et de nous avoir privé d'un film propre, c'est ainsi que parle H. Jaït.

On est frappé par la frivolité avec laquelle une pensée peut don-

ner à ce point les moyens de sa propre destruction. Elle a beau crier son attachement aux principes du droit et de la liberté (plusieurs fois dans cette même déclaration); quelle est l'utilité de ces principes et qu'en reste-t-il lorsqu'ils sont assortis d'un "mais" qui veut que la liberté de l'esprit s'exerce sans remous. en flattant son Moi, et en effacant la violence de sa mémoire ? Les principes sont fragiles et ne se soutiennent pas d'eux-mêmes, ils peuvent être exhibés par n'importe qui, et être bafoués à l'instant même où on les clame, s'ils n'entrainent pas avec eux un système rigoureux, une série de conséquences et d'applications précises et cohérentes dans tout ce qui est dit et fait. Ce système a pour nom: éthique. Une éthique de l'oeuvre d'esprit (je tiens beaucoup à ce mot et c'est pourquoi je l'utilise souvent et c'est la raison de mon intervention ici) ne souffre aucune exception, céder sur un élément au nom d'une morale identitaire, familiale, nationale ou religieuse comme le veut H. Jaït, c'est ouvrir la porte à toutes les restrictions, c'est à dire à la désertion de l'esprit. Or n'est-ce pas ce à quoi nous assistons aujourd'hui, devant les manifestations bruyantes d'un islam légiste archaïque au détriment de l'islam spirituel ?

L'arrogance de ceux qui transforment la tradition légiste en idéologie, leur volonté de puissance sont évidentes. En accaparant le capital symbolique de la mémoire collective, ils veulent nous déposséder, nous transformer en renégats, ou bien nous faire plier, casser l'échine de toute pensée non conformiste; tout en diffusant dans le peuple une religion dégénérée qui n'a plus que le visage de sa religiosité, une religion capable seulement d'interdire en exhibant les bribes d'une identité réduite à des fêtiches.

Il faut cesser de louvoyer, le danger est là, en lisant les déclarations de H. Jaït je me dis qu'il est peut être déjà trop tard. Mais le désastre ne devient-il pas alors plus évident, ne nous laissant d'autre choix que de le combattre sans ambiguité, sans ménagement, en affirmant une éthique de l'oeuvre d'esprit qui ne peut être soumise à la religion, laquelle devant les défis spirituels de notre temps cherche la sécurité dans la foi, le nivellment dans la croyance. La seule déclamation des principes ne suffit pas, il s'agit de la culture et de l'institution effectives d'une liberté inconditionnelle pour l'oeuvre d'esprit, c'est à dire pour l'imagination qui en est l'expression naturelle, l'imagination créatrice sous toutes ses formes: une bande dessinée, un article, une danse, un mot, bénificient du même respect, appellent à être protégés avec la même rigueur. Il n'y pas d'éthique sans esthétique et pas d'esthétique là où il y a restriction à l'imagination.

Permettre à l'imagination de se séparer de La Vérité et de la croyance, de la croyance en La Vérité afin de les décoller du réel, telle est la tâche urgente aujourd'hui, sinon c'est la folie, la violence.

^{*} Psychanalyste, Responsable du Groupe de Recherches Maghrébines.
Université Paris 7. Auteur notamment de <u>La nuit brisée</u>, Ed. Ramsay, Paris, 1989.